

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

JOFFRE

Un maréchal en République



Alexandre Lafon



INTRODUCTION

10 janvier 1931 : le célèbre magazine *L'Illustration* met à sa une le portrait du maréchal Joffre, décédé quelques jours auparavant. Il consacre la quasi-totalité de ce numéro au « vainqueur de la Marne ». Foule anonyme et politiques se sont pressés aux portes de la clinique de Saint-Jean-de-Dieu à Paris pour saluer une dernière fois « notre Joffre », comme le souligne avec gravité l'un des journalistes. Tous les témoins disent la légende très populaire attachée au « grand soldat » de la nation, premier maréchal de la Grande Guerre de 1914-1918 et de la III^e République. Statues, rues, places publiques disent alors la forte présence héroïque du maréchal dans le paysage physique partout sur le territoire national. On ne compte plus les biographies ou témoignages le plus souvent laudatifs à l'égard du maréchal, qui se multiplient encore au lendemain de sa disparition. Mais qui est donc ce général polytechnicien qui reçoit en décembre 1916, à l'occasion de son retrait du commandement des armées françaises, le bâton et le titre de « maréchal de France » ? Comment est née et comment a perduré la légende glorieuse de Joseph Joffre (1852-1931) en République ? Telles sont les questions auxquelles tente de répondre cet ouvrage, consacré à la vie et à la fabrique légendaire du général Joffre devenu maréchal.

La mémoire collective en France retient essentiellement trois noms des huit maréchaux de la Première Guerre mondiale : Joffre, Foch et Pétain. Le troisième surtout pour son action à Verdun en 1916 et pour le redressement du moral des armées en 1917 ; le second, parce qu'il était le 11 novembre 1918, le chef des armées alliées ayant conduit la France à la victoire. Foch meurt en 1929 en étant resté après-guerre aux affaires militaires, sans s'engager en politique. Le général Pétain, élevé au rang de maréchal le 21 novembre 1918, devenu maréchal de la défaite en 1940 et chef du gouvernement de Vichy, souffre d'une mémoire entachée à la suite de son engagement dans « la voie de la collaboration » avec l'occupant nazi dans une autre guerre. Condamné à mort pour haute trahison à la suite d'un procès retentissant à l'été 1945, et à l'indignité nationale, Pétain n'est plus l'objet que d'un culte résiduel porté par quelques nationalistes

sulfureux. Il reste donc Joseph Joffre, commandant en chef des armées pendant les deux premières années de la Grande Guerre, encensé comme le « vainqueur de la bataille de la Marne » en septembre 1914, acteur de la grande victoire défensive de Verdun en 1916 (avec le général Pétain), instigateur de la grande offensive interalliée dans la Somme la même année. L'immense portée de la « victoire de la Marne » de 1914 confère indéniablement à Joffre une aura que la victoire finale de 1918 cristallise, avant qu'il ne se retire des affaires. Sans la Marne, point de légende, sans la Marne et la victoire de 1918, point de mythe Grande Guerre rehaussant la gloire du personnage. Mais cela suffit-il à construire une légende et à en comprendre les ressorts ?

Derrière l'évidence d'une popularité de vainqueur, se cachent d'autres facteurs contextuels qui contribuent à imprimer à Joseph Joffre ses titres de gloire au-delà de l'entre-deux-guerres. Car enfin, le même Joffre est à la manœuvre lors des échecs militaires cinglants d'août 1914, « remercié » par le pouvoir politique en décembre 1916 après la déception de la Somme et une crise du commandement très intense. Joffre porte ainsi avec lui une « légende noire », soit d'incapable, soit de « boucher », cible de nombreux pamphlétaires anti-Joffre qui furent souvent des officiers ou politiques de sa génération. D'aucuns évoquent, depuis sa nomination de généralissime en 1911, un mystère Joffre : le plus discuté mais l'un des plus populaires aussi des officiers généraux durant la guerre et bien après. Si le maréchal Joffre a été largement critiqué juste après la Grande Guerre, il a fait l'objet d'un véritable culte de la personnalité populaire né en 1914. La mémoire collective, fortement influencée par le roman national patriotique dans l'entre-deux-guerres et la sacralisation républicaine de la Grande Guerre, a porté Joffre au Panthéon des figures militaires nationales majeures. Et de façon durable, jusqu'au Centenaire de la Grande Guerre, qui semble avoir éteint la dernière flamme du souvenir. C'est sous ce double angle mémoriel et historique que nous souhaitons aborder cette biographie de Joseph Joffre. Il pourrait paraître étrange de s'intéresser au haut-commandement après avoir travaillé de longues années durant sur la question du témoignage populaire et de la mise en mémoire combattante de 14-18. Ce renversement de perspective nous est apparu au contraire salubre. Mieux comprendre une guerre, c'est

aussi comprendre mieux les hommes qui la dirigent. Si la compréhension des pratiques et expériences de la troupe est fondamentale, on ne peut faire l'économie de l'étude du commandement d'un pays en guerre et envahi, dont la défense a nécessité une coalition d'armées étrangères et des responsabilités politiques et diplomatiques importantes. D'autant plus quand ce commandement a incarné, dans une forme de quasi-sacralité populaire, la nation tout entière et son discours mémoriel sur le conflit.

Les biographies du maréchal et les études sur le personnage abondent, nous l'avons dit, depuis la guerre et jusqu'à aujourd'hui, sans qu'il existe de notre point de vue, une biographie de référence, appuyée sur une ou des thèses universitaires comme d'autres généraux ou maréchaux du conflit ont pu en faire l'objet. La vie de Joseph Joffre a été prise en charge soit par des hagiographes, soit par des opposants issus essentiellement du monde militaire, historiens ou non. Sa valeur de commandant en chef a été largement questionnée, ses choix tactiques et/ou stratégiques durant le conflit étudiés, critiqués, nourrissant les controverses entre tels ou tels généraux. Dès avant la guerre, alors qu'il accède à la plus haute fonction militaire en 1911, Joffre, officier du génie, jeune général au passé colonial bien rempli, interroge et suscite quelques commentaires acerbes : pourquoi lui ? Pendant et après la Grande Guerre, il devient l'habile manœuvrier de la mobilisation ou le « taiseux », responsable de l'échec militaire du pays. Joffre, de ce point de vue, peut être encensé (victorieux) ou dénoncé par ses détracteurs (responsable de beaucoup d'improvisations, de flottements, peu économe des hommes). Écrivains ou journalistes non spécialistes de l'armée s'inscrivent dans ce sillage clivant en produisant de nombreux ouvrages au ton bien tranché. Certains historiens ont emboîté le pas : « Joffre, avec ses faiblesses et ses limites, apparaît comme un des très grands chefs militaires de la France », écrit l'historien Guy Pedroncini dans sa présentation du *Journal de Marche de Joffre (1916-1919)* en 1990. Ces considérations et débats sur la qualité des actions militaires du premier maréchal de France ne seront pas le fil conducteur de cette étude biographique. C'est bien la construction du récit légendaire attaché à Joffre que nous interrogeons en suivant les grandes étapes de sa vie publique qui ne s'arrête pas en 1916, de sa carrière dans la République et de la manière dont elles ont été présentées au long du

xx^e siècle. Nous avons tenté de nous dégager de tout jugement comme il sied à l'historien, de nous mettre en particulier à distance d'une « affection bienveillante » comme le formule Julie d'Andurain, biographe du général Gouraud. Nous avons tenté d'éviter « l'illusion biographique » sachant que nous ne pouvons qu'approcher la richesse d'une vie humaine, travaillant au plus près des archives disponibles, au plus près du contexte social et culturel dans lequel Joffre a évolué.

Enfant du Midi catalan, né à Rivesaltes en 1852, il grandit sous le Second Empire, puis épouse la carrière militaire comme polytechnicien au temps d'une République qui s'installe. La guerre de 1870 (déjà) le mobilise dans l'artillerie face à la Prusse qui devient Empire allemand. Il choisit l'armée et le génie, point de départ d'une ascension militaire et sociale rapide. Des colonies à Paris dans les premières années du xx^e siècle, Joffre gravit tous les échelons, intégrant le Conseil supérieur de la guerre en 1911 et la place de futur généralissime des armées françaises, appelé à préparer la destinée de la France dans la perspective d'une guerre que l'on croit désormais possible, voire imminente. Après un été 1914 où se multiplient les hécatombes et les désillusions, le général Joffre, secondé par ses subordonnés, jeunes collaborateurs ou parfois généraux d'armée aussi chenus que lui, réussissent le spectaculaire redressement sur la Marne en septembre 1914. On parle d'ailleurs volontiers de « miracle de la Marne », tellement la guerre était mal engagée, les Allemands à quelques dizaines de kilomètres de Paris après les désastreuses « batailles des frontières » d'août. L'usage d'un terme religieux en dit long sur la manière dont la société, les politiques et les médias, ont accueilli la nouvelle et ont porté leur vénération sur le haut commandement, personnalisé par Joffre. Le culte populaire à son égard se développe alors de manière exponentielle. La République, non dénuée du sens du sacré, aime ainsi à sanctifier ses héros. La Marne sera le titre de gloire du « Père Joffre » que le « grignotage » mortifère de 1915 (pour la troupe) et l'offensive de la Somme en 1916, ne viennent que peu entamer durant le conflit. La bataille de Verdun, victoire défensive française contre l'Allemagne, prolonge la glorieuse aura du haut-commandement, mais au prix de fortes tensions avec le pouvoir politique. La « crise du commandement » de l'hiver 1916 vient à bout d'un Joffre usé, à la tête des armées françaises de 1911 à 1916, un exploit

à une époque où les ministres, notamment de la Guerre, ne restent que quelques mois rue Saint-Dominique. La République lui conserve un rôle important de conseiller militaire, notamment auprès de la jeune armée américaine qu'il s'agit de construire entre 1917 et 1918. La « légende » Joffre sert encore : il reste un infatigable représentant du gouvernement et de la France victorieuse jusqu'à sa mort le 3 janvier 1931. Après 1918 en effet et sa participation au « défilé de la Victoire », Joffre poursuit ses déplacements triomphants et nourrit toujours une iconographie populaire glorieuse au-delà de sa disparition. Ses funérailles nationales médiatisées apparaissent comme l'apothéose républicaine du héros. Héros en guerre, héros après-guerre, quels sont les facteurs qui expliquent ensuite la persistance d'une légende militaire pendant une grande partie du ^{xx}^e siècle et finalement son déclin autour du Centenaire ?

La présente biographie s'éloigne donc d'une seule analyse militaire du commandement Joffre ou d'une biographie exhaustive du maréchal. Elle se concentre sur la compréhension d'un parcours dans la République et sur les mécanismes de sa mise en gloire. Elle se nourrit à diverses sources. Joffre n'a été ni un grand écrivain, ni un grand archiviste. Il a laissé peu de documents écrits rattachés au for privé ou à des réflexions professionnelles, hormis quelques études militaires, quelques correspondances familiales. Ses *Mémoires*, œuvre rédigée par ses collaborateurs dans les années 1920 mais paraphée par ses soins, ont été une source directe précieuse. Publiés après le décès de son « auteur », ils proposent une belle documentation sur son parcours dans la guerre, mais justifient le point de vue de Joffre, ses choix militaires, politiques ou diplomatiques. Ces *Mémoires* disent aussi la position singulière du général en chef, à la fois chef des armées, au service des politiques et diplomates (comme le révèle aussi son *Journal de Marche* personnel). Ils révèlent la complexité des responsabilités dans la guerre qui furent celles de Joffre, et ils nécessitent un croisement serré avec d'autres documents, issus des archives publiques conservées. Ces dernières concernent par exemple l'état-civil de Joffre, ses états de service, les relations entre le haut-commandement et les cabinets ministériels durant la guerre, le fonctionnement des institutions militaires, coloniales, dont Joffre a été un acteur. Disponibles en ligne ou aux Service historique de la Défense au château de Vincennes,

elles renseignent de manière très factuelle les éléments clés d'un parcours familial (actes de naissance, de décès), scolaire (bulletins et appréciations) ou professionnel (dossier militaire de Joseph Joffre). Le *Journal officiel*, les procès-verbaux du Conseil supérieur de la guerre, les télégrammes expédiés durant le conflit comme les instructions aux armées, sont de celles-là. La presse, principal média de la période étudiée, a été maintes fois sollicitée, presse généraliste ou d'opinion, presse nationale ou locale couvrant la guerre en s'appuyant sur le *Bulletin des armées*. Les mémoires et témoignages de contemporains de Joffre, qui ont écrit sur lui de son vivant ou *a posteriori*, ont été largement utilisés. Tel officier supérieur, proche de l'état-major du maréchal, raconte le cadre des décisions prises, les interroge, évoque le caractère de Joffre. Tel autre, plutôt opposé, distille doutes et calomnies. Enfin, nous avons largement utilisées les biographies, nombreuses, écrites dès la guerre et jusqu'à aujourd'hui. Étudiant la légende et le culte associé à Joffre, il était important de comprendre pourquoi et comment tant d'hommes (aucune femme) ont écrit sur le personnage, le plus souvent en hagiographes (comme pour d'autres maréchaux comme Foch ou Pétain par exemple), rarement en pourfendeurs du maréchal. Les études universitaires, ou non, ont été enfin utilisées, notamment l'histoire militaire de la Grande Guerre qui interroge, dans l'historiographie la plus contemporaine, l'idée de bataille ou problématise à nouveau frais le rôle du commandement. Le va-et-vient entre ces différentes sources écrites et études permet comparaisons et changements de perspectives, de l'expérience intime (correspondance entre Joffre et sa femme) jusqu'à celle, plus froide, du commandement d'un général soumis à la pression de la guerre (directives du Grand Quartier Général (GQG), souvenirs et mémoires d'autres généraux et hommes politiques). L'historien peut et doit faire également son miel de la culture matérielle des hommes et des femmes des époques étudiées. Dans le cas du maréchal Joffre, des centaines d'objets, d'assiettes, de vitraux ou de bustes de toutes les matières, ont mis en scène le général et/ou le maréchal Joffre depuis la guerre jusque dans les années 1970. Ils ont été, avec les autres marques visibles dans l'espace public, une source d'étonnement et de réflexion fort utile pour l'étude de la légende Joffre et de son culte populaire tenace.

L'ouvrage issu de ces recherches se compose de trois parties distinctes. Une première partie s'intéresse aux années de formation de Joseph Joffre, de son enfance méridionale à son parcours d'officier en République. Une deuxième partie est consacrée à sa carrière parisienne, à partir de son accession au plus haut poste de l'armée française et à son rôle dans la guerre jusqu'en décembre 1916 comme généralissime. Enfin, une troisième partie décrit la suite de sa carrière, de 1917 jusqu'à sa mort, insistant ensuite sur la permanence de sa présence mémorielle jusqu'à sa lente déprise comme figure repère de notre mémoire collective dont le Centenaire a pu témoigner. Gloire de la Grande Guerre, Joffre et sa mémoire héroïque souffrent aujourd'hui tout à la fois du passage du temps et d'un désintérêt, voire d'un dégoût de la violence de guerre, assimilé qu'il est aux grandes hécatombes devenues incompréhensibles aujourd'hui de la Grande Guerre.

La prédominance actuelle d'une histoire « d'en bas », présentant des soldats davantage victimes que héros glorifiés, aux dépens d'une « histoire d'en haut », des décideurs, a éloigné également Joffre de notre présent. Présent qui demande des comptes aux figures légendaires, plus qu'il ne les forge ou les encense.

PREMIÈRE PARTIE

**JOFFRE, UN PARCOURS
D'OFFICIER EXEMPLAIRE
EN RÉPUBLIQUE**

CHAPITRE 1

UNE ENFANCE MÉRIDIONALE

Joseph Joffre naît le 12 janvier 1852 à Rivesaltes, petite cité viticole à quelques lieux de Perpignan, la grande ville de la France catalane. Il naît donc en République, la seconde, installée à la suite de la révolution de 1848, république éphémère rapidement préemptée par le « parti de l'ordre », conservateur monarchien aux élections présidentielles de la même année, avant le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte et la mise en place du Second Empire. Cette même année 1851 s'ouvre la première Exposition universelle à Londres, alors qu'au Creusot, le premier marteau-pilon à vapeur est mis en fonction. Une partie de l'Europe accélère son entrée dans l'ère industrielle. C'est le cas de la France qui connaît entre 1850 et les années 1860 une croissance économique sans précédent. Joseph Joffre vit ses années de formation scolaire dans ce contexte économique dynamique. Afin de comprendre son parcours biographique et légendaire, il convient de mieux en saisir les contours et comment la famille Joffre a pu s'inscrire dans ces changements importants.

Nombre d'hagiographes, versant dans une vie légendée du futur vainqueur de la Marne, commence souvent par insister sur l'origine modeste de Joseph Joffre, fils d'un « simple tonnelier » comme d'autres d'un charpentier. Le contexte social et familial plutôt favorable dans lequel s'épanouit le petit Joseph, se fonde pourtant en ce milieu du XIX^e siècle sur de vastes ambitions économiques et sociales, locales et nationales.

Le développement accéléré par la libéralisation des échanges et l'école, en plein essor, marquent une enfance qui profite de ces dynamiques bien comprises et d'une modernité qui bouleverse aussi les mentalités. La guerre impériale de l'été 1870 constitue enfin un repère important pour Joffre devenu militaire : l'expérience du feu marque le jeune polytechnicien comme toute une génération de futurs officiers supérieurs. Elle leur ouvre la perspective d'une belle carrière sous l'uniforme, que la République à travers l'armée comme pilier du pouvoir du peuple, sait valoriser pour les officiers républicains, en métropole comme dans l'Empire colonial qui se construit à partir des années 1870-1880.

UNE FAMILLE BIEN INSTALLÉE À RIVESALTES

Joseph Joffre naît donc à Rivesaltes le 12 janvier 1851, d'un père tonnelier nommé Gilles Joffre et d'une mère qualifiée de « sans profession » Catherine Plas, tous deux âgés de vingt-neuf ans. Le patronyme catalan Joffre doit être rapproché sans doute du lointain wisigothique *Gottfried* ou *Gottfreund* signifiant « paix des dieux » ou « ami des dieux », donnant Godefroy ou Geoffrey dans d'autres régions. Les Wisigoths venant de Germanie dans les premiers siècles du premier millénaire, s'étaient fortement installés dans le Sud-Ouest de la future France, notamment à Toulouse. La Catalogne, entre France et Espagne, aurait au IX^e siècle d'ailleurs comme héros fondateur un « Joffre le Poilu » (Wilfried le Velu ou encore Guilfré el Pelos selon les traditions), combattant pour les Carolingiens vainqueurs des Germains – déjà –, fondateur du comté de Barcelone. La généalogie montre ainsi une implantation profonde de la lignée Joffre au cœur du Roussillon. Notons avec d'autres auteurs comme Rémy Porte, que ce rapport à une généalogie héroïque n'est pas anodin. Journalistes et écrivains louangeurs puiseront dans cette lignée, comme pour le maréchal Foch, une « filiation guerrière » bienvenue à l'heure de la bataille et plus encore de la victoire de 1914 ou de 1919. Il s'agit de fournir une ascendance exceptionnelle qui justifie des qualités militaires hors normes du général Joffre. La légende commence donc avec un récit originel quelque peu manipulé, d'autant que dans le cas de

Joffre, la stature, les cheveux blonds, les yeux et la peau clairs renvoient directement à une origine plus germanique que pyrénéenne. En retour, la propre légende du maréchal Joffre amène les historiens amateurs à travailler avec intérêt dans les années 1920 sur la généalogie du fameux « Joffre le Poilu ». Juste retour d'ascenseur entre l'aïeul carolingien et le maréchal contemporain de la Grande Guerre. Il n'en fera pourtant jamais cas dans ses écrits.

Les archives locales nous apprennent que les Joffre (versant Rivesaltes) apparaissent dès le ^{xv}^e siècle, et que différentes branches familiales sont impliquées dans le commerce et le vin depuis au moins la fin de l'Ancien régime. Les biographies laudatives du maréchal Joffre, dans l'entre-deux-guerres et parfois ensuite, insistent davantage sur la « modeste profession » du père, qui eut pourtant pour son fils, et ses enfants en général, de l'ambition. Là encore, le discours biographique fondé sur une origine défavorisée sert à construire la légende : parti de rien, le jeune Joffre aurait surmonté toutes les difficultés économiques et sociales pour « arriver ». Présenté comme une sorte de Rastignac militaire, Joffre a bénéficié souvent, nous y reviendrons dans la troisième partie de notre ouvrage, de la réécriture enchantée d'un parcours de vie construit sur sa seule volonté de réussir, sur une « victoire de son caractère » pour reprendre le titre de la biographie proposée en 1955 par le général Desmazes, membre de l'état-major du maréchal de 1925 à 1931. Le même général rapporte une anecdote qui met en relief le rapport de Joffre à son père et à son milieu. Citons-le longuement :

« Un matin de l'année 1916, le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, sortait en auto de Bar-le-Duc, se dirigeant par la route de Verdun vers Souilly, quartier général de la II^e armée qui soutenait, sur les deux rives de la Meuse, l'assaut des troupes du Kronprinz de Prusse [fils aîné de l'Empereur Guillaume II NDL]. Le chauffeur dut s'arrêter brusquement : un long haquet chargé de tonneaux barrait la route sur toute sa largeur. Déjà l'officier d'ordonnance se préparait à faire dégager la voie, mais Joffre, qui était calme dans les petites choses comme dans les grandes, lui mit la main sur le bras ; puis, comme se parlant à lui-même : "Mon père

faisait aussi des tonneaux. Mais quand ses voisins en faisaient un, il en faisait deux". »

Cette anecdote est-elle vraie ? Peu importe finalement. C'est bien la mise en mémoire qui surgit ici, la manière très positive dont l'auteur raccroche Joffre à une filiation et à une dimension terrienne. Le futur maréchal est présenté ainsi comme un homme conscient de réalités matérielles, compréhensif de sa troupe et surtout attaché au labeur, au travail, au métier. Il donne corps au personnage auquel les Français peuvent s'identifier.

De l'ambition et des qualités, Joffre semble en avoir, soutenues par un solide patrimoine financier et symbolique familial. Tonnelier, marchand de vin, propriétaire de vignes et producteur de vin, le père de Joseph, Gilles Joffre, appartient en fait à la bourgeoisie provinciale pourvue de biens (terres, bâtisses), à la tête d'une entreprise comptant plusieurs ouvriers. Il tient l'entreprise de tonneaux avec son frère, héritée d'un grand-père et possède environ 50 hectares de terres plantés de vignes pour le muscat, la gloire œnologique locale. Le couple est en capacité dans les années qui suivent la naissance de Joseph, d'acquérir plusieurs maisons dans la ville pour eux-mêmes, pour de la location ou pour loger les ouvriers agricoles ou de l'atelier. Ainsi, les Joffre, couple travailleur et aisé, s'enrichissent et acquièrent du patrimoine, profitant de l'essor économique au temps de l'Empire. Ils peuvent acheter comptant la maison du 16, boulevard Arago dans laquelle ils déménagent quelque temps après la naissance de Joseph, laissant la rue de Las Monges aujourd'hui « rue du Maréchal Joffre ». Les lecteurs de témoignages de guerre ne peuvent que mettre en rapport la modestie fantasmée de la famille Joffre, avec la réalité des écrits d'un simple tonnelier artisan audois, Louis Barthas. Ce dernier, artisan tonnelier, traverse comme simple soldat les quatre années de guerre 1914-1918. Entre les Joffre et les Barthas, ce sont deux mondes qui ne se rencontrent guère.

La nouvelle demeure du couple Joffre compte trois étages, une terrasse et un escalier en marbre et loge une famille qui s'agrandit. Elle connaît son lot de deuils infantiles : sur 11 enfants, 5 meurent en très bas âge (3 et 4 ans pour les deux enfants nés avant Joseph) ou très jeunes.

Rivesaltes est un petit bourg rural situé au pied des Pyrénées, sur la plaine du Roussillon au bord de l'Agly, à 10 kilomètres au sud de Perpignan. Il profite du soleil, de la proximité de la mer et de l'Espagne. La ville ne compte aucune histoire particulière et profite de la viticulture et de la production fruitière. Le circuit des échanges est court jusqu'au milieu du XIX^e siècle qui se développe grâce à la révolution ferroviaire. La gare de Rivesaltes est inaugurée en 1857, Joffre a alors 6 ans. Le chemin de fer ouvre d'autant de belles perspectives de croissance pour les viticulteurs et l'ensemble des producteurs ruraux. Rivesaltes profite comme l'ensemble du territoire relié de la multiplication des échanges et des opportunités économiques du libre-échange.

Malgré l'éloignement, Joffre, perpignanais, indochinois ou parisien avant et après 1914, ne manque pas de revenir très régulièrement dans sa cité natale. Après la mort de son père en 1899, il devient tuteur légal de ses cadets. Il nourrit donc une correspondance assez dense avec ses derniers et les personnalités politiques et/ou amicales locales, évoquant semble-t-il dès qu'il le peut le Roussillon avec ses interlocuteurs, qu'ils soient officiers, politiciens ou simples soldats. Nombre de ses contemporains, d'origines fort différentes, soulignent cette « simplicité » de Joffre et son attachement constant à ses racines. Elle alimente dans les années de guerre les anecdotes relatives à la personnalité pittoresque du généralissime, entretenant son attrait finalement. Lorsqu'il sera temps de rédiger sa nécrologie, le magazine *L'Illustration* en janvier 1931, envoie un journaliste à Rivesaltes sur les traces du maréchal, forçant le trait de l'officier terrien, attaché à son territoire, son patrimoine, à celui du père et au métier qu'il exerçait.

UN IMPECCABLE PARCOURS SCOLAIRE

Joseph fréquente cinq années l'école primaire des frères de la Doctrine chrétienne à Rivesaltes. Les congrégations tiennent alors l'école dans nombre de petites villes, facilitées en cela par la loi Falloux de 1850, très libérale en ce qui concerne le choix d'inscription des enfants, mais très imprégnées d'instruction morale et religieuse. Il faut attendre l'installation

de la III^e République et les lois Ferry du début des années 1880 pour voir fleurir les établissements publics de filles et de garçons dans le moindre village et s'imposer l'instruction civique. L'enseignement est strict et traditionnel, l'instruction religieuse marquée donc pour le petit Joseph. Il passe ensuite brillamment par le collège de Perpignan alors catholique lui aussi, dirigé par l'abbé Gragnier de Cassagnac. Héritage des Jésuites, le collège Pi de Perpignan est installé dans la ville à partir du XVII^e siècle face à l'Université, très attachée au pouvoir local. Devenu en 1808 école secondaire communale, il compte environ 400 élèves au milieu du XIX^e siècle, venus de la ville mais également de la région proche comme Rivesaltes. Ce qui en fait un des établissements secondaires les plus importants de l'Empire. Interne, Joffre vit en uniforme comme il est de mise à cette époque et sous une autorité là encore très stricte, entre cours le matin et répétitions l'après-midi. La vie des élèves s'apparente à une vie de caserne : ils vivent dans un entre soi bien loin du monde et des turpitudes politiques. Les disciplines scolaires se diversifient avec la réforme de Victor Duruy de 1865 : mathématiques appliquées, chimie, etc. Les mathématiques prennent l'ascendant sur les lettres : ce dont la scolarité de Joffre témoigne. Ses bulletins conservés montrent un élève studieux, « félicité » pour son travail en classe de 3^e, sans qu'il ne décroche de prix particulier. À partir de 1867, il multiplie par contre les distinctions, que ce soit en mathématiques, en instruction religieuse ou en histoire-géographie. Il en décroche trois au concours général : mathématiques, géométrie descriptive et dessin. C'est en sciences qu'il excelle. En 1868, il obtient justement le baccalauréat ès sciences. Le directeur de l'établissement le propose pour préparer l'entrée à l'École Polytechnique dans une classe spécifique du lycée Charlemagne à Paris. Le père accepte et utilise le réseau des Roussillonnais et Rivesaltais parisiens. L'émigration vers la capitale n'est pas rare en cette fin du XIX^e siècle et les solidarités fortes. Gilles Joffre trouve une place pour son fils à la pension Harant tenue par un rivesaltais du même nom, pour un prix modique. Il loge avec un coturne, Jean Baills de la ville voisine d'Elne, camarade de Joffre.

Il « monte » donc en octobre 1868 « à la capitale », suivre les cours de mathématiques spéciales comme externe. Le rythme de travail est dense, le programme très riche. Il est difficile à travers les sources à disposition

de cerner alors la personnalité en cours de formation d'un jeune homme dont on ne connaît la vie que par bribes et par des témoignages indirects grâce à des témoignages postérieurs issus de biographies, d'ouvrages ou de textes souvent laudateurs ou parfois à charge. Les sources secondaires sont nombreuses mais piégeuses donc et la critique s'impose. Joffre croise à cette époque la route d'Émile Mayer, futur lieutenant-colonel et polytechnicien comme lui. Devenu critique militaire fort écouté, ce dernier consacre à Joffre, au commandement et à la guerre plusieurs ouvrages dans les années 1920. Il salue en Joffre l'homme du peuple, à la mise « paysanne », peu intéressé dans ses années de formation à la cause républicaine. « La simplicité des manières » appelait la sympathie. Sa belle mise dénotait alors « une certaine distinction dans la physionomie et dans l'allure » :

« La rapidité de ses succès ne nous a pas surpris. Dès son entrée au lycée, il avait montré les plus belles qualités d'écuyer : un esprit ouvert, une intelligence vive, une mémoire fidèle, un jugement sûr. Comportant vite et bien, il réussissait sans effort apparent. N'étant pas ce qu'on appelle un élève brillant, il était un élève modèle, calme, attentif, peu bruyant, discipliné, toujours prêt à répondre, et répondant bien. »

En effet, l'élève Joffre semble s'être consacré quasi exclusivement à ses études, malgré le contexte politique fort agité de la fin des années 1860. L'Empire autoritaire de Napoléon III est mis à mal par la dynamique républicaine. Si l'Empereur tente de libéraliser un tant soit peu sa politique, une partie de la France s'impatiente. Joffre, lui, prépare Polytechnique.

Il y est reçu à la 14^e position sur 132. Il n'a pas encore 18 ans et est le plus jeune de sa promotion à entrer dans cette « grande école » de la rue Monge (ancien professeur de Polytechnique) sur la Montagne Sainte Geneviève, en plein cœur de Paris, à peu de distance du Panthéon et de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Si Joseph Joffre est présenté souvent après la guerre de 1914-1918 comme un taciturne ou comme un être sans relief, il a tout de même à son actif un palmarès scolaire tout à fait solide. L'École, fondée en 1794 sous le nom de « École centrale de travaux publics », est le fruit des Lumières et de la Révolution. Elle devient

« Polytechnique » dès 1795 et pour cause : ses élèves reçoivent une solide formation scientifique, appuyée sur les mathématiques, la physique et la chimie. Elle prépare à entrer dans les écoles spéciales des services publics de l'État, comme l'École d'application de l'artillerie et du génie, l'École des Mines de Paris ou l'École nationale des ponts et chaussées. L'École reçoit de Napoléon Ier son statut militaire et sa devise : « Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire ». Libérale, Polytechnique est à l'origine de plusieurs innovations culturelles et sociales : galas, association d'entre-aide, etc. Bien moins traditionnaliste que Saint Cyr, les étudiants de l'X discutent politique et ont participé aux événements parisiens de la première moitié du XIX^e siècle. Pour Joseph Joffre, l'École semble avoir été un havre de paix, propice à son épanouissement. Il conserve l'habitude de se faire représenter bien des années plus tard coiffé du bicorne, propre à l'École. Il obtient de très bonnes moyennes la première année, alors qu'il fait l'apprentissage en parallèle de l'autorité. À la suite de l'obtention de son rang d'entrée, il devient en effet « chef de salle » et doit donc veiller à la discipline et l'ordre.

CHAPITRE 2

LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES MILITAIRES

Tout entier impliqué dans ses études, Joffre ne semble percevoir que de loin l'effervescence du Paris étudiant face à la montée de la contestation républicaine. En parallèle, les relations internationales se détériorent, notamment entre la France et la Prusse. Cette dernière, sous la férule du Chancelier Bismarck, souhaite terminer l'unité nationale de la grande Allemagne autour de la maison Hohenzollern. Ces deux tendances conduisent au conflit armé entre les deux pays, à la chute du III^e Empire et à la difficile naissance de la III^e République dans la guerre et la Commune de Paris. Deux expériences marquantes pour le jeune polytechnicien Joffre, qui embrasse alors pleinement la carrière militaire.

1870-1871 : JEUNE OFFICIER DANS LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE ET LA COMMUNE DE PARIS

Suite à la vacance du trône d'Espagne en septembre 1868, le prince Léopold Von Hohenzollern-Sigmaringen, cousin du roi de Prusse Guillaume I^{er} se porte candidat, poussé par Bismarck. Afin de terminer l'unité allemande autour de la Prusse, le Chancelier allemand opte pour

une stratégie guerrière d'union allemande contre la France, afin de gagner les royaumes catholiques du Sud. La candidature est rendue publique le 2 juillet 1870 et réveille le spectre d'un conflit armé. L'Empire français ne peut imaginer en effet être cerné par la maison prussienne. Bien que Léopold ait finalement retiré sa candidature, le « parti de la guerre » en France, puissant autour de l'Impératrice, pousse l'empereur à exiger la garantie du caractère définitif de son abandon. Bismarck use du refus poli de Guillaume Ier pour provoquer le courroux français. Malgré l'opposition d'une partie du Corps législatif (dont Adolphe Thiers et Léon Gambetta), la France déclare la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. La confiance en l'armée impériale est grande, on regarde passer les fiers régiments dans Paris en liesse. Les étudiants de Polytechnique et Joffre avec eux, « au grand dommage des mathématiques et des sciences », enjambent la palissade placée devant l'École à l'occasion des travaux relatifs au mur d'enceinte et se joignent à la population. Un premier succès militaire à Sarrebruck le 2 août est suivi de nombreuses défaites. Mal préparés, mal équipés, menés par un empereur vieillissant et des officiers aux réflexes tactiques et stratégiques hérités du Premier Empire, les soldats français sont dépassés. Ces derniers manquent de formation et de cartes pour se guider. Peu d'entre eux ont lu Karl Von Clausewitz et son maître ouvrage *De la guerre*. Il y affirme pourtant que la guerre est une action, les hommes dans leurs libertés et leurs « personnalités » des agents essentiels du combat.

Comme souvent, l'état-major prévoit au début de l'été une guerre courte et victorieuse. Polytechnique envoie donc les élèves (qui ont le grade de sergent) en permission. Joffre a brillamment terminé son année avec d'excellents résultats dans toutes les disciplines scientifiques. L'expression écrite est plus délicate. Il n'y a qu'en allemand que Joffre n'obtient pas la moyenne. À la suite des défaites (Forbach, Riechshoffen), les armées françaises abandonnent l'Alsace, cible nationale des Allemands. Les maréchaux Bazaine et Mac Mahon commettent de nombreuses erreurs et le désastre de Sedan dans les Ardennes, le 2 septembre avec la capture de l'Empereur, amène la proclamation deux jours plus tard de la République à Paris. Les élèves de Polytechnique ont été rappelés dans l'été, placés en caserne et rapidement formés. Joffre est au polygone de Vincennes avec

ses camarades pour y recevoir une première formation d'artilleur, alors que le gouvernement de Défense nationale emmené par des hommes comme le général Trochu, gouverneur militaire de Paris et le républicain Léon Gambetta, poursuivent le combat. Joffre est témoin et acteur du siège de la capitale qui commence fin septembre 1870. Mis à la disposition du camp retranché de Paris, il sert au bastion 39 près de la Villette et arbore à partir du 21 septembre les galons de sous-lieutenant : le voilà officier, comme l'ensemble de sa promotion. Il a peut-être ensuite servi dans plusieurs régiments d'artillerie, essentiellement dans une batterie installée près de l'École militaire. Il y remplace un temps son capitaine, pris d'une crise de folie, lourde responsabilité pour un jeune étudiant de 18 ans. Le secteur est calme, il s'ennuie presque, mange correctement (les chevaux blessés et abattus) alors que la population parisienne souffre des bombardements et de la famine. Il apprend aussi les rudiments techniques d'une batterie et la vie de la troupe au sein d'une Garde nationale mal équipée, peu formée. En novembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale organise un plébiscite à Paris pour s'assurer du soutien des Parisiens après la tentative de prise de pouvoir avortée des socialistes et anarchistes en octobre. Joffre est chargé comme commandant de batterie d'organiser le scrutin au sein de sa troupe.

En mars 1871, c'est la fin du siège. Les Allemands défilent dans la capitale humiliée, les pourparlers de paix sont en cours suite à l'armistice signé par le gouvernement français. Certains ne veulent pas abdiquer, poursuivre le combat et la République sociale et populaire. Alors que les polytechniciens sont rappelés à l'École, la Commune éclate contre le gouvernement d'Adolphe Thiers qui tente de désarmer les Gardes nationaux parisiens qui, réunis en comité central, prennent le pouvoir et avec eux républicains, socialistes ou anarchistes. Joseph tarde à partir : il se retrouve enfermé dans le Paris insurgé, lui qui souhaitait rejoindre Rivesaltes. Un concours de circonstances le conduit auprès de Raoul Rigault, révolutionnaire impliqué, élu de la Commune siégeant à la commission de Sûreté générale tout en étant délégué civil à la Préfecture de police. Ce dernier propose au jeune militaire de rejoindre le commandement d'un secteur d'artillerie de la défense de Paris. « Votre École s'est toujours battue pour la liberté. Restez avec nous ! », plaide Rigault. En

vain. Après quelques minutes de discussion, Raoul Rigault abandonne. Joffre obtient un laissez-passer pour quitter la capitale et rentrer dans le Roussillon. Rigault a fait emprisonner des centaines de gendarmes et des sergents de villes, des fonctionnaires et des prêtres otages. Sans doute un personnage bien trop sulfureux et radical pour Joffre si peu politisé encore. Rigault est exécuté prestement le 23 mai durant la Semaine sanglante. Voilà donc une expérience certes limitée de la guerre et encore davantage du combat, mais sans doute importante pour le futur parcours individuel et militaire de Joseph Joffre. Il devient déjà un jeune « ancien combattant » et reçoit à ce titre tardivement en 1911 la médaille commémorative de la guerre de 1870-1871.

La guerre et la Commune ont bouleversé la France et le fonctionnement de l'École Polytechnique. Après deux mois d'oisiveté, Joseph Joffre s'en retourne à Paris à la fin du printemps 1871, alors que les autorités versaillaises ont repris le pouvoir sur la capitale, non sans que l'état de siège soit maintenu. Le nouveau commandant de l'École autorise les « deuxième années » à loger en ville. Les examens ajournés, on retient les notes de la fin de la première année : Joffre, benjamin de sa promotion, se trouve classé 14^e sur 132. Il choisit le génie plutôt que l'artillerie, arme technique et scientifique, ce qui correspond plutôt bien à son profil. Sans réseau pour le conseiller, a-t-il vraiment choisi au hasard comme il semble l'avoir rapporté bien plus tard ? Quoi qu'il en soit, il est affecté au 2^e régiment du génie de Montpellier en novembre 1871, métropole déjà la plus proche de Rivesaltes. Départ d'une longue carrière, somme toute conforme, pour l'instant, à biens d'autres.

DE LA MÉTROPOLE AUX COLONIES

De Montpellier, Joffre rejoint à deux reprises au début des années 1870, l'École d'application et du génie de Fontainebleau. Il est nommé lieutenant en second le 21 septembre 1872 puis lieutenant en premier le 1^{er} avril 1874. Il suit donc un parcours tout à fait classique.

Les souvenirs de quelques camarades, comme Émile Mayer cité plus haut, rédigés dans l'entre-deux-guerres, insistent sur un Joseph Joffre qui portait élégamment l'uniforme et ses vingt ans. À quoi ne fut pas insensible la sœur d'un de ses camarades, jeune veuve de six ans plus âgée que lui et mère de deux enfants en bas âge. Encore étudiant à Polytechnique, il ne put l'épouser n'ayant pas reçu l'autorisation adéquate de ses supérieurs, jugeant en janvier 1873 la dot insuffisante apportée par « Madame veuve Lafargue (de son nom de jeune fille Marie-Amélie Pourcheiroux) » plus âgée que le prétendant, et mère de « deux enfants d'un premier mariage ». Trois motifs rédhibitoires à l'époque. Une circulaire du temps de Louis-Philippe (1843) obligeait en effet les futures épouses des officiers d'apporter une dot suffisante. La sociabilité militaire des officiers s'inscrit en effet pleinement dans le cadre de la petite bourgeoisie : il fallait pouvoir donner le change dans les villes de province lors des dîners en ville et dans les salons des sous-préfectures. Bref, éviter les mésalliances préjudiciables aux cadres de l'armée. La République poursuit cette dynamique d'intégration militaire et l'amplifie même. Dans le cas de Joffre, ses supérieurs ne délivrent pas un refus définitif. Ce dernier pose une seconde demande en bonne et due forme et l'adresse à ses supérieurs en septembre de la même année. Dans son dossier de contrat de mariage figure une lettre du maire du 8^e arrondissement de Paris, certifiant de la « bonne réputation » de la future épouse ainsi que de sa famille. Il est évoqué une dot conséquente et « que les espérances de fortunes » sont importantes. Après un héritage, la dot apportée semble plus conséquente. Le 6^e Bureau (militaire) émet alors un avis favorable. L'avis conforme est délivré le 17 septembre 1873, le mariage a finalement lieu en octobre 1873 à Paris en présence des parents de Joseph qui ont bien signé le certificat de mariage. La ténacité, trait de caractère de Joffre, a payé. 1873, année faste pour les amoureux, année plus médiocre sur le plan militaire et de la santé. Joffre souffre de calculs dans la vessie et de cystites quasi chroniques nous indique son dossier médical. Ses chefs le présentent comme un personnage plutôt « lymphatique », il rejoint le milieu de tableau de notation. Nous sommes loin du personnage populaire, vainqueur, meneur d'hommes que dépeignent les représentations du Joffre vainqueur de la Marne après septembre 1914.

À 21 ans donc, le jeune Joseph épouse une jeune veuve, qui meurt à Montpellier six mois plus tard en couches. Le voilà veuf à 22 ans. À la suite de cette tragédie, il est muté au 1er régiment du génie à Versailles et de retour à Paris.

Les premières années du parcours militaire de Joseph Joffre

Ces premières années de son parcours militaire et marital s'accompagnent d'un autre engagement : la franc-maçonnerie. Il s'explique par le contexte social et politique d'alors, marqué par l'installation de la République comme projet national, auquel Joffre adhère. Nous avons souligné l'attachement de Joffre à sa « petite patrie » de Rivesaltes dans le Roussillon. La nation, construite autour de l'État et des révolutions à la suite d'un long régime monarchique, se cristallise davantage à la suite de la défaite de 1871. L'idée de « la Revanche » contre l'Allemagne imprègne les cadres de la société et elle tout entière. Plusieurs grandes lois militaires accompagnent la nécessité de se préparer et préparer la jeunesse française :

- 1872, loi sur le recrutement donc sur la conscription ;
- 1873, loi sur l'organisation militaire notamment territoriale ;
- 1875, loi qui fixe l'état des forces et le nombre des cadres de l'armée d'active et de l'armée territoriale. Elle recense les écoles militaires et crée l'École supérieure de guerre.

L'armée se réorganise et se structure dans la perspective d'une future guerre avec l'Allemagne. Fortifications (sur la frontière de l'Est) et encasernement symbolisent l'œuvre militaire de la République de la Revanche, comme de son idéal du soldat-citoyen. Les casernes 1875 modèle Séré de Rivière fleurissent dans toutes les préfectures et sous-préfectures. L'armée devient omniprésente comme bouclier et comme épée au service de la nation au service de la reconquête des « provinces perdues » d'Alsace-Moselle, arrachées à Germania. Si l'idée de Revanche s'estompe quelque peu à la fin du XIX^e siècle, elle reprend de l'importance avec les crises coloniales du début du XX^e siècle. La question du commandement des armées en temps de guerre n'est toutefois pas tranchée encore. Les républicains

en particulier craignent l'importance d'un seul généralissime et de la dérive possible vers le césarisme, symbolisée par l'aventure boulangiste. Quoi qu'il en soit, l'heure est à l'état-nation et au patriotisme citoyen. Jeune ingénieur militaire, futur cadre supérieur, républicain, Joffre entre en franc-maçonnerie à Versailles en 1875 à la suite de plusieurs de ses camarades.

Les liens entre franc-maçonnerie et armée sont profonds depuis l'Ancien Régime. Nombre d'officiers importants de la Grande armée étaient des frères. La tradition se poursuit en République, d'autant que la franc-maçonnerie du Grand Orient professe un anticléricalisme soutenu par les républicains, et qu'elle vise, à travers la prestigieuse loge « Alsace-Lorraine », à ne pas oublier la défaite de 1871. Fondée en 1872 et présidée par le strasbourgeois Lalande, elle regroupe les officiers revanchards et une certaine élite intellectuelle, politique et artistique diverse comme Jules Ferry, Frédéric Auguste Bartholdi, l'explorateur Savorgnan de Brazza ou Paul Doumer, futur président de la République. L'adhésion conjoncturelle de Joffre à cette dynamique montre qu'il est inscrit dans son temps et s'engage pleinement dans la République naissante dont l'armée, « arche sainte », est un instrument majeur. Elle est aussi présentée comme un outil de conquête coloniale (il faudra y revenir) ou de reconquête territoriale (la Revanche). Cette présence de l'armée et de la guerre (puisque le ministre qui en a la charge est désigné ainsi ministre de la Guerre) se nourrit dès avant 1914 de représentations mythifiées du fait guerrier et complète le mythe de la Revanche évoqué plus haut : épopée napoléonienne ou batailles de la guerre de 1870-1871 (la charge des cuirassiers de Reichshoffen). Les monuments aux combattants de ce dernier conflit qui se dressent plus nombreux à partir des années 1900, la popularité des peintres et des peintures de guerre (Édouard Detaille), témoignent de ce légendaire guerrier, de la « maison de la dernière cartouche » au « rêve de gloire » des jeunes conscrits. Cette mythification classique de la guerre comme libératrice nourrit le patriotisme républicain et très vite le nationalisme revanchard dans les premières années du xx^e siècle. Elle soutient le socle glorieux des maréchaux de France en République pendant et après la Grande Guerre.

Mythe de la Revanche, mythe de la guerre. Le contexte est favorable à l'épanouissement d'une carrière militaire. Joffre l'ingénieur militaire se construit dans ce contexte singulier et commence en parallèle, à se construire, consciemment ou non, un réseau intellectuel et politique. Il reste impliqué pendant une dizaine d'années avant de s'éloigner de l'esprit maçonnique en cessant d'assister aux réunions en loge. Il est cependant certain que cet engagement de jeunesse lui servira plus qu'il ne le freinera dans son avancement, dans une République de réseaux.

Joseph Joffre, officier du génie, « doux » et de « sang-froid » comme le soulignent les appréciations de ses supérieurs au milieu des années 1870, s'emploie aux chantiers de fortification de Paris. À la tête d'un détachement, il réhabilite le fort de Domont dans la forêt de Montmorency près d'Ecouen. Il semble parfaitement convenir à ce type de tâche, recevant le soutien de son supérieur le commandant Riondel. Il rédige deux projets de construction de nouveaux forts et prend en charge la construction de l'un deux, celui de Montlignon. Il excelle dans la planification et « commande bien son détachement ». Comme le souligne Rémy Porte, « le rétablissement de ses notations semble total », à lire son dossier militaire. Il reçoit la visite du maréchal Mac Mahon, alors chef de l'État durant ses travaux et se fait connaître du général Séré de Rivières, directeur du génie au ministère qui organise alors la défense de la frontière de l'Est jusqu'au camp retranché de Paris. Malgré ses délicatesses avec l'équitation (reproche récurrent), Joffre est promu capitaine en 1876 à vingt-quatre ans. Il prend goût à la vie de garnison et semble déployer dans le génie ses qualités propres, le génie qui doit trouver des cadres pour la multitude de chantiers sur l'ensemble du territoire national en cours de fortification. Ce qui permet d'expliquer sans doute le passage rapide de Joffre au grade supérieur. Ses principaux hagiographes comme le lieutenant-colonel Charles Bugnet l'inscrivent plutôt rétrospectivement dans la « génération des jeunes officiers du lendemain de la défaite qui devaient, avec un acharnement que reconfortait la haute idée de la Patrie, se consacrer entièrement au devoir et attendre pendant quarante-cinq années, sans un moment de faiblesse ni de découragement, d'être finalement payés de leurs efforts par la réalisation de leur rêve. » Une autre manière de souligner la qualité d'un parcours somme toute peu différent d'autres camarades.

En 1879, Joffre poursuit son itinérance d'ingénieur du génie et d'officier « en province », dans la région de Besançon. À Pontarlier, il appréhende sur le terrain la question des fortifications de la frontière de l'Est, dans les pas d'un Vauban, grand constructeur de forteresse, inventeur du « pré-carré » du temps de Louis XIV. Il fortifie des remparts en notant scrupuleusement toutes les opérations effectuées tout en prenant conscience des réalités du futur champ de bataille européen. Il restaure le fort de Joux à la jonction de deux lignes ferroviaires (Lausanne, Neuchâtel). Il revient ensuite à Montpellier en 1881 comme commandant de compagnie au 2^e régiment du génie et participe à l'instruction des lieutenants, notamment dans le cadre de travaux techniques sur carte. Les notations dans son dossier militaire sont de plus en plus élogieuses. Jugé plus ferme, « très intelligent » et compétent, il semble intéresser la direction du génie par ses capacités de commandement mais également de réalisation de grands travaux.

Le 3 avril 1883, l'encore jeune officier est affecté à Mont-Louis, l'une des plus belles réalisations de Vauban dans les Pyrénées, qui garde la frontière espagnole. La ville fortifiée la plus élevée de France, compte alors environ 600 habitants. Les relations franco-espagnoles connaissent à cette période quelques tensions : le voyage du roi Alphonse XII en Allemagne fait craindre un rapprochement entre les deux pays dont la France est limitrophe. Il s'agit de s'assurer que la frontière reste bien gardée. La place de Mont-Louis surveille la route vers la Cerdagne et Perpignan. Joffre prend le commandement du génie et, loin de sa hiérarchie, goûte à l'autonomie dans l'organisation du quotidien de ses hommes et des tâches matérielles de rénovation de la fortification plusieurs fois centenaire. De là, on l'envoie à Villefranche-de-Conflent afin d'organiser la place : aménagement des casemates, réparation des remparts ou plan de stockage des vivres et du fourrage. D'après son dossier, le capitaine du génie semble avoir largement sillonné les routes de la Catalogne espagnole, faisant du renseignement sur les voies de circulation et les fortifications de l'autre côté de la frontière. Joffre organise méticuleusement ses journées et son repos. Proche des siens à Rivesaltes, il peut profiter de ses anciens camarades de lycée restés en Roussillon. Vie de garnison et de service trop calme ? Il demande à servir dans les colonies plutôt que de suivre une

carrière métropolitaine monotone, comme la plupart de ses camarades officiers durant cette période. D'autant que la République s'est engagée pleinement dans l'aventure coloniale.

Au service de la « plus grande France » : l'aventure coloniale

La France vaincue en 1871 se trouve dans un réel isolement diplomatique dans l'Europe de Bismarck. Durant les années 1880, elle tente de rompre cet « étau » voulu par l'Allemagne qui présente la République comme un foyer révolutionnaire ou comme le nid de l'internationalisme socialiste. Pour les républicains, comme Gambetta, c'est par « l'expansion » que la France retrouvera son rayonnement naturel. Il s'agit aussi de trouver un dérivatif à l'impérialisme français maté par l'aigle allemand. Ce sera donc le choix de la reprise de la colonisation, soutenue par un « parti colonial » actif sans pourtant l'adhésion massive de l'opinion publique, plus indifférente. Un ouvrage majeur comme *De la colonisation chez les peuples européens* de l'économiste libéral Paul Leroy-Beaulieu inspire dès 1874 les rêves expansionnistes. Réédité en 1882, il inspire la classe politique, comme Jules Ferry qui justifie la colonisation en affirmant la « mission civilisatrice » de l'Europe et l'acquisition de nécessaires débouchés économique pour l'industrie française en pleine croissance. D'autres comme Georges Clémenceau à gauche, refuse cette vision hiérarchisée du monde. L'armée n'est d'ailleurs pas toute traversée par des désirs d'expansion. L'important reste la « ligne bleue des Vosges » qu'il faut protéger et la reconquête de l'Alsace et de la Moselle devenues allemandes. Pourquoi perdre le « précieux sang français » dans des aventures exotiques ? La France n'est pas seule à comprendre l'importance de l'avenir colonial en Afrique ou en Asie : elle se heurte aux impérialismes d'autres puissances européennes comme le Royaume-Uni. La conférence internationale de Berlin (1884-1885) vise à régler les différends naissants et installer des « sphères d'influences et d'intérêts », des règles communes entre les états intéressés par les conquêtes. La France, qui a conquis la Tunisie en 1881, obtient de conserver ses zones d'influence en Afrique noire, sur le fleuve Sénégal et dans le bassin du Congo exploré par Pierre Savorgnan de Brazza.

Durant la même période, les regards sont tournés vers l'Asie et en particulier l'Indochine. La France entreprend la conquête du Tonkin et se trouve face à la Chine. Un corps expéditionnaire de 4 000 hommes est envoyé en 1883. La guerre est là, coûteuse en hommes et en argent. Elle suscite de vifs débats à la Chambre des députés. Au printemps 1885, le gouvernement Ferry est renversé après des signes de faiblesses de l'armée française au Tonkin. On manifeste à Paris aux cris de « À bas Ferry ! Jetez-le dans la Seine ! Mort au Tonkinois ! ». Les généraux du Conseil supérieur de la guerre ne sont que peu impliqués dans cette affaire, principalement tournés vers la France. En l'absence de troupes coloniales, des troupes de métropole partent et combattent en Indochine jusqu'en 1886, soutenus par des crédits finalement votés par l'Assemblée, alors qu'une paix durable avec la Chine se dessine.

Printemps été 1883 : après quelques revers, le gouvernement français est autorisé à renforcer le corps expéditionnaire originel par l'envoi de nouvelles troupes terrestres et maritimes. Les massacres et bombardements de villes se succèdent, les relations diplomatiques sont rompues entre la France et la Chine, soutenue par une grande partie des populations tonkinoises et annamites. L'amiral Courbet, commandant de l'escadre des côtes du Tonkin, après avoir bombardé Hué et imposé un traité à l'empereur de l'Annam, multiplie les opérations contre la Chine et coule une partie de sa flotte. Il se dirige vers l'île de Formose (Taïwan) et s'empare en octobre 1884 de deux positions au nord de l'île : Keelung (Chilung) puis Makung. Il convient de fortifier ses positions : Courbet le polytechnicien demande d'abord en vain un officier capable d'une telle tâche d'organisation. La Direction du génie se tourne finalement vers le capitaine du génie Joffre qui a fait ses preuves en métropole et qui a demandé de partir aux Colonies. Il est mis à disposition de Courbet par une décision ministérielle du 23 décembre 1884. Après un sérieux voyage de plusieurs semaines, Joffre accoste à Formose le 17 février 1885. Ses premiers contacts avec Courbet sont excellents : les deux polytechniciens semblent se comprendre. Joffre est nommé le 1^{er} mars 1885 chef du service du génie du corps d'occupation et doit organiser la défense de Keelung. Mais l'aventure coloniale se mérite.

Pendant que Gallieni s'enfonce dans le haut fleuve Sénégal à la tête d'une colonne de plus de mille hommes, Joffre sur le terrain de Formose s'active à fortifier la rade, sous un climat difficile, très chaud et humide, dans une zone accablée par les maladies qui affaiblissent les organismes ou tuent rapidement : fièvre algide, tuberculose, typhoïde ou dysenterie. En quelques semaines, Joffre mène cependant à bien sa tâche, protégé par des légionnaires ou des soldats de l'armée d'Afrique. En quelques semaines, un fort réseau d'ouvrages et de fortins bien relayés entre eux est mis sur pied. Il participe aussi activement à aménager les défenses de l'archipel Pescadores (90 îles et îlots) situé au nord-ouest de Formose. Il mène à bien sa mission dans des conditions militaires et sanitaires très dures. Après la réception le 29 mars 1885 d'un télégramme affolé du Brière de l'Isle, commandant en chef du corps expéditionnaire, annonçant la défaite française et les menaces du delta du Mékong, Paris panique. Le cabinet de Jules Ferry chute, Formose est évacuée. Il faut charger en quelques jours l'ensemble du matériel, les canons et les vivres : c'est une première retraite que vit Joffre, alors même que la situation au Tonkin n'est pas si dramatique et que la France et la Chine signent un premier traité en avril. L'aventure se poursuit donc : la Chine a évacué le Tonkin, l'Annam est français.

Promu à la Légion d'honneur à l'initiative de Courbet (qui meurt d'épuisement et de maladie aux Pescadores en juin 1885), Joffre est nommé chef du génie à Hanoï. Il a en charge l'aménagement militaire de l'Indochine française. Il est apprécié du commandant du génie du corps expéditionnaire. On ne dispose pas pour cette époque de sources directes du capitaine Joffre, installé au sud de la ville, mais d'autres officiers de son grade ont décrit la vie quotidienne à Hanoï, entre expéditions de plusieurs jours dans « la brousse », découverte de la végétation et des paysages, promenades du dimanche, achats de « bibelots » locaux. Joffre participe à la vie de garnison des jeunes officiers, et croise les futurs généraux qu'il aura à commander en 1914, comme d'Amade ou Franchet d'Espèrey, capitaines comme lui, chargés de combattre les pirates, troupes irrégulières ou révoltes nombreuses. Il côtoie aussi le capitaine du génie Roques, futur ministre de la Guerre. À la colonisation, suit la « pacification » de territoires encore très agités par ceux qui refusent la